



Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun svizra

Federal Department of Foreign Affairs FDFA  
Directorate of Political Affairs DP  
Division for Security Policy DSP

No 68

# Politorbis

Zeitschrift zur Aussenpolitik  
Revue de politique étrangère  
Rivista di politica estera

[www.eda.admin.ch/politorbis](http://www.eda.admin.ch/politorbis)

**Prévenir les atrocités : vers  
de nouveaux paradigmes?  
Preventing atrocities;  
towards new paradigms?**

1/2020

# Récits de pandémie: la revanche de la science

Victor de Currea-Lugo<sup>1</sup>

La multiplicité des points de vue est considérée comme quelque chose de positif, une revendication de la différence et un appel à la tolérance. Mais au risque de paraître intolérants, les débats scientifiques ne peuvent pas, sous prétexte de multiculturalisme, valider toutes les positions, ni applaudir à l'unisson des discours contradictoires. Une vision scientifique de la réalité implique de prendre parti et, face à une pandémie qui ne pourra être surmontée qu'avec le soutien de la science, les récits explicatifs qui ont prévalu pendant des décennies, s'effondrent.

## La négation

La pensée prémoderne recourt souvent à la négation de la réalité. Ce faisant, elle établit une distance pour se protéger de ce qui se passe, en répétant inlassablement : « Ça n'arrive pas, ce n'est pas vrai. » Des adeptes de la terre plate à ceux de la pensée anti-vaccination, en passant par ceux qui croient que nous ne descendons pas du singe, tous s'unissent pour affirmer que la science est une grande tromperie.

Tout au long de son histoire, la science a suscité de profondes inimitiés : quand elle nie que la terre est le centre de l'univers ou quand elle questionne le pouvoir magique que s'attribuent les dirigeants, elle remet en question le pouvoir. Le déni est en quelque sorte un acte de foi contraire à la preuve scientifique ; il lui suffit d'affirmer que quelque chose ce n'est pas vrai, sans devoir ni fonder ni expliquer cette négation. Au Nigeria, par exemple, certaines autorités ont nié l'importance du vaccin contre la polio, alors que c'est l'un des pays au monde les plus touchés par la polio.

Pendant cette pandémie, des négationnistes ont soutenu que le virus n'existait pas donc, par conséquence, aucun vaccin ou quarantaine n'était nécessaire. D'autres ont affirmé qu'une série de régimes, d'exercices particuliers, de mesures alimentaires ou exercices magiques suffiraient à éradiquer ce virus potentiel qui, par ailleurs, n'existait même pas. D'autres encore ont affirmé qu'il ne s'agirait pas d'un virus mais d'une bactérie, donc qu'il « ne pourrait être traité avec un vaccin ». La méfiance absolue à l'égard des données scientifiques prévaut. Mais paradoxalement, aucun doute ne pourrait remettre ces actes de foi en question ; on préférerait même jeter l'eau du bain, la baignoire et l'enfant.

Puisque les États ont menti et sont manipulateurs, il s'ensuit que toute déclaration scientifique qui émerge du pouvoir, toute information académique qui reçoit le soutien des États serait, à la base, un mensonge. C'est ainsi que de respectables universitaires, parmi eux même un nobélisé, ont déclaré que le confinement est une arme médiévale qui pourrait tuer plus de gens qu'elle n'en sauverait. « Pourrait » est précisément ce genre d'expression qui part d'une prémisse non prouvée pour construire ensuite une architecture du déni.

## La conspiration

La théorie du complot est une des constantes de ces débats : toutes choses seraient créées par une main cachée qui, à partir d'un pouvoir centralisé, déciderait de tout. Une sorte de main dotée d'un pouvoir universel, qui déciderait du cours de l'histoire. On retrouve ici celles et ceux qui soutiennent qu'une conspiration internationale expliquerait tous les conflits armés ; car en effet, nous ne sommes que les pions d'un grand jeu d'échecs conspirationniste.

Il en découle que le virus aurait été créé dans un laboratoire en Chine afin d'attaquer l'impérialisme américain, ou qu'il aurait été créé par les États-Unis et diffusé en Chine, dans le cadre d'une guerre biologique. Certains affirment même que le virus contiendrait des composantes du virus du sida. Les études génétiques publiées à ce sujet démontrent pourtant que le virus n'a pas été créé dans un laboratoire, et ces publications (certes parfois difficiles à comprendre pour les néophytes) nous permettent d'affirmer qu'un tel argument est faux.

D'autres prétendent que la quarantaine serait un mécanisme de contrôle développé par le capitalisme pour nous garder enfermés. C'est comme si l'on oubliait que le capitalisme a démontré, depuis des siècles déjà, ses capacités à contrôler les goûts et les produits à consommer. Ou bien, c'est faire accroire qu'on ne serait contrôlés qu'à partir de la quarantaine, comme si, avant la quarantaine, nous avions été libres et que l'aliénation n'existait pas.

Le capitalisme n'a pas besoin d'une quarantaine, bien au contraire, cela l'affecte. Et on ne peut réduire l'aliénation aux seules relations économiques ou à la vie du travailleur ; l'aliénation s'étend à l'ensemble de la société. Croire que le capitalisme est si fragile qu'il aurait besoin d'une quarantaine parce qu'il est

<sup>1</sup> PhD, université Complutense de Madrid.

au bord de l'effondrement est délirant. Non seulement le capitalisme nous contrôle déjà, mais aucune alternative sérieuse ne le menace aujourd'hui.

D'autres soutiennent qu'un vaccin existerait déjà, que son marché potentiel serait immense et que sa vente générerait d'énormes profits. Mais si on observe la chute des marchés boursiers et le déclin du marché mondial, il serait naïf de penser que le capitalisme cesserait de produire des voitures ou provoquerait la faillite de grandes industries pour vouloir ensuite essayer de récupérer ces sommes par la simple vente de vaccins.

Un autre exemple d'utilisation biaisée et irresponsable de l'information scientifique est la confusion entre la famille des coronavirus et le virus Covid-19. Les partisans de la conspiration montrent ainsi des publications, datant de plusieurs années, où le coronavirus est déjà mentionné pour prouver que le virus existait déjà et qu'on nous l'avait caché. D'autres encore affirment que le virus aurait été créé pour nous implanter une puce, que la maladie serait propagée par des antennes 5G ou que, lors de dépistages, on inoculerait la maladie aux personnes au moyen de prélèvements contaminés par avance.

Dans le même ordre d'idée, sans penser plus loin que le bout de leur nez, certains affirment que « tout enfermement est fasciste », « tout est biopolitique ». Bien sûr, l'autoritarisme et la biopolitique existent, mais cela suffit-il pour tout expliquer ? De nombreux critiques condamnent la quarantaine en invoquant Foucault, mais ce sont les mêmes qui accusent ensuite le gouvernement d'être irresponsable s'il assouplit ces mêmes mesures.

### **Le contexte**

La décontextualisation pointe sur certains éléments de la pandémie, les sort de leur contexte ou les cite de manière isolée. Quand on parle de comportement civique, par exemple, on se réfère à une situation où les gens pourraient idéalement rester chez eux, mais on n'inclut aucune autre variable. Ceci équivaut à la résolution de la pandémie dans un laboratoire virtuel, où toutes les variables seraient contrôlées. Mais, dans la réalité, ce n'est pas le cas.

On propose ainsi une quarantaine généralisée comme si tous les gens pouvaient facilement s'isoler du monde ou pouvaient attendre des semaines ou

des mois, jusqu'à ce qu'une solution soit enfin trouvée. Or, des millions de personnes n'ont pas accès à l'eau potable : il leur est impossible d'appliquer la simple recommandation de se laver les mains. Le dilemme sera de choisir entre mourir du virus ou mourir de faim : quand le garde-manger est vide, il est tout simplement difficile, voire impossible d'attendre que tout aille pour le mieux. La décontextualisation empêche d'aborder les problèmes de manière scientifique.

Ainsi, les politiques conçues sur la négation des réalités de l'exploitation sociale ou de l'inégalité ne tiennent tout simplement pas la route ; c'est pourtant ce qui se passe actuellement, en pleine pandémie, aux États-Unis, au Brésil et en Colombie, pour ne citer que trois exemples où l'extrême droite est précisément au pouvoir.

Retenons trois éléments dans cette réflexion relative à la pandémie : la distanciation s'avère impossible quand il faut survivre et répondre à des besoins socio-économiques pressants. Ceci est plus grave encore dans les pays connaissant un niveau élevé de travail informel et de chômage.

Le deuxième élément déterminant est la capacité de réponse des services de santé. De nombreux systèmes de santé sont inéquitables, précaires et privatisés ; mais si, pendant des années, la santé a été considérée comme une activité commerciale, pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? La pandémie a d'ailleurs aussi eu un résultat pervers inattendu : d'autres maladies comme l'hypertension, la malnutrition, le cancer n'ont subitement plus pu être prises en charge de manière adéquate.

Le troisième élément est celui de la vulnérabilité. Le principal facteur de risque face à une épidémie est la pauvreté. Dans un monde où les niveaux d'inégalité et de privation restent si élevés, les facteurs de risque augmentent. Ce problème ne peut être résolu que par des politiques sociales.

Dans ce cadre, l'appel lancé par les gouvernements en faveur d'une prétendue unité dans la lutte contre la pandémie semble non seulement maladroit mais aussi terriblement injuste. C'est un peu comme si on réduisait le débat à quelques variables immédiates produites par la pandémie, sans inclure les variables structurelles qui la favorisent : la ségrégation et le néolibéralisme.

Se réclamer des sciences ne signifie pas qu'on nierait le contexte politique, comme certains nous en font l'accusation. Les sciences sociales existent aussi et les sciences médicales peuvent et doivent travailler main dans la main avec les sciences sociales : parler d'une molécule n'implique donc pas de nier l'existence de la faim, c'est un faux dilemme.

### **Relativisme postmoderne**

Le relativisme postmoderne, cette façon de voir le monde, se renforce en parallèle avec l'émergence du néolibéralisme et le développement des courants new age. En réalité, on assiste à la renaissance d'une pensée prémoderne : un mélange de lectures téléologiques et métaphysiques avec une validation purement locale.

Dans ce contexte, c'est comme si les dynamiques locales et particulières devenaient les seules règles valables, et que les méta-narrations de la postmodernité, en particulier l'universalité scientifique, seraient bonnes à jeter aux orties. Dans ce discours, le paradigme c'est la différence et l'universel, le grand échec. Tout ce qui fait appel à un argument basé sur le local suffit, pour justifier n'importe quelle explication de la pandémie.

Dans un monde où tout le monde pense avoir suffisamment de connaissances médicales pour poser un diagnostic sans tenir compte des connaissances scientifiques, dans cet univers où les mythes sont fondateurs de la pensée, on peut évidemment s'attendre à ce que chaque débat soit plutôt inspiré par un libre arbitre inventant de nouvelles théories sans aucune base scientifique, plutôt que par un débat ancré dans des solides arguments.

Récemment, un vice-ministre colombien a suggéré qu'il valait bien mieux trouver des solutions domestiques : « nous devons ouvrir le pays » et « les recettes des autres pays ne sont pas bonnes pour nous ». Un exemple de plus où l'on célèbre le culte de l'exceptionnalisme et où l'on jette les sciences à la poubelle : on navigue ainsi du relativisme culturel au relativisme épidémiologique. Si on suivait cette logique de pensée, on aurait bientôt aussi besoin d'un traitement domestique, local pour la tuberculose, car notre tuberculose est à la fois unique et non reproductible ailleurs.

Cette éthique postmoderne applicable aux pays développés, mais pas aux pays dits en développement, serait – à la limite peut-être – politique, mais en tous cas pas éthique. Moi qui suis profondément immergé dans la modernité, je pense que l'éthique (comme la vie) est universelle, qu'on ne peut la relativiser sans devoir renoncer à sa propre essence : l'éthique ne se laisse réduire ni à une remarque dans la marge, ni à une note de bas de page.

### **Médecines dites alternatives**

Si la quête de la santé était un simple exercice de domination basé sur une science qui n'en est pas une, alors tout comportement antiscientifique serait par définition révolutionnaire. Marx s'est appuyé sur la science pour proposer des transformations, mais il est frappant de constater que ses héritiers ont fini par rejeter la science et se sont réfugiés dans la pensée magique. Ceux qui trouvent refuge dans la pensée magique se gaussent de tout argument : dire par exemple qu'une pratique est valable parce qu'elle est millénaire n'a aucun fondement, la guerre et la torture sont également millénaires.

Bien sûr, depuis l'époque d'Hippocrate, le pouvoir médical pratique ce que Foucault appellerait un exercice de micro-pouvoir ; mais cela ne signifie pas pour autant que toute avancée scientifique doit être méprisée parce qu'elle émane du pouvoir médical. Bien sûr, des sociétés pharmaceutiques cherchent à vendre des médicaments, mais cela ne nous amène pourtant pas à nier ouvertement les résultats scientifiques de certains traitements.

Les cures à l'eucalyptus, les bouillons à l'ail, la consommation de substances alcalines (le virus rejetterait tout ce qui est alcalin, selon un médecin local) ou encore les régimes au citron, pullulent comme remèdes contre le coronavirus ; pourtant, ils n'ont démontré aucune efficacité.

Même s'il est vrai qu'aujourd'hui, la science n'a pas toutes les réponses au sujet du virus, le problème n'est pas là ; il réside dans cette attitude dogmatique de négation de la science. Par exemple, quand on prétend que la médecine ancienne avait déjà des réponses sur cette maladie, pourtant si récente. Ce n'est pas parce qu'il est si difficile de comprendre le comportement physiopathologique du virus qu'il faut donner raison à n'importe quelle théorie ; l'état de la discussion évolue et le corps médical change d'opi-

nion après la publication de certaines recherches. En fait, la connaissance ne se base pas sur des spéculations, mais bien sur des observations réelles.

Prenons 100 patients infectés par un coronavirus, si 81% pouvaient être guéris en recevant des ondes bioénergétiques ou du quartz, le fait qu'ils puissent être guéris ne signifierait pas pour autant à 100% que la maladie n'est pas mortelle. En d'autres termes, qu'on leur donne ou non la somme d'un citron coupé en trois au clair de lune, 81% n'auront aucun symptôme ou seulement des symptômes légers. Prenez ces pasteurs religieux qui invitent les fidèles à venir prier dans les églises, quand ils affirment que le virus n'entrera pas dans la maison de Dieu, ils ne sont pas seulement ridicules, mais ils offensent également la raison et menacent la santé.

## Conclusions

Bien sûr, chacun a le droit de douter. On peut par exemple douter de la qualité d'un pont, mais la question est de savoir si l'on dispose des informations nécessaires pour le faire. C'est une chose de vouloir que le savoir soit universel et démocratique, c'en est une autre de supposer que tout le monde sait tout sur tout.

Généralement, la validation de points de vue se réalise par le biais d'une acceptation mutuelle. Mais les scientifiques ne procèdent pas ainsi, cela reviendrait à nier leurs propres postulats. Ainsi, alors que les tenants de d'« alternatives » semblent aujourd'hui être les tolérants, ceux d'entre nous qui défendent la science deviennent subitement les intransigeants.

Que nous reste-t-il ? Retrouver la promesse d'une modernité qui, plus que d'être seulement un échec, serait un projet en attente. Un projet dont les composantes révolutionnaires seraient le débat argumenté, l'abandon des mythes, le sauvetage de l'universalisme et l'usage de la science. Blâmer les médias (cette stratégie courante et même simpliste) ne fonctionne pas ; la science présuppose l'existence d'un être humain rationnel même si aujourd'hui il semble inexistant.

Le débat ne porte pas seulement sur la pandémie, il porte sur notre vision du monde, sur nous-mêmes comme sujets politiques. Le dangereux culte des « ismes », conjugué avec celui des approches différentielles, a conduit à l'effondrement des discours

universels tels que celui des droits de l'homme. Le mélange entre néolibéralisme, new age et postmodernité, a réduit la pensée scientifique à quelque chose d'honteux.

Aujourd'hui, pourtant, nous ne pouvons plus perdre de temps avec le relativisme. La science réapparaît comme un horizon de réalité dont nous avons tous besoin : c'est la revanche de la science.